

Le général Bonaparte. — Les deux pains de munition. —  
Il visite ma maison. — Il m'annonce son mariage. —  
Son acte de mariage avec Rose Tascher, veuve Beau-  
barnais. — Il part pour l'Italie. — Il m'achète ma mai-  
son de la rue Chantreine.

Nous en sommes arrivés à la mort  
de Beaumarchais, c'est-à-dire six mois  
avant le 8 novembre 1799, veille  
du 18 brumaire, sans nous inquiéter  
davantage de mon ancien ami, le

capitaine Bonaparte, devenu général de l'intérieur, que s'il avait cessé d'exister.

Tout au contraire, le général Bonaparte, car on se rappelle qu'il avait, en arrivant à ce haut grade, cessé de s'appeler Buonaparte ; tout au contraire, le général Bonaparte était fort vivant, et il avait profité, pour faire son chemin, de cette période de silence sur laquelle nous allons revenir.

Quelque temps après la journée du 13 vendémiaire, Paris avait été pris d'une de ces disettes comme il n'en vient que dans les années qui suivent

ou précèdent les révolutions. Bonaparte, alors général de l'intérieur, était devenu un personnage important, de sorte qu'il avait ce qu'aurait bien peu de monde, c'est-à-dire du pain. Il est vrai que ce pain était du pain de munition, mais ce pain de munition était autant au-dessus de celui que l'on distribuait à la nation, que le pain blanc des bons jours était au-dessus de ce pain de munition. Il n'en est pas moins vrai que Bonaparte me faisait tous les jours la galanterie de m'envoyer deux pains, et que ces deux pains étaient les bienvenus.

Deux ou trois fois en outre, Bonaparte était venu me voir. Sans savoir ce qu'il deviendrait un jour, j'avais une grande admiration pour lui. Pendant ces deux ou trois visites, sous un prétexte ou sous un autre, il avait visité des caves au grenier ma maison de la rue Chantereine. Un jour, je lui demandai s'il avait par hasard envie de l'acheter. Il sourit.

— Pourquoi pas? me dit-il, si vous avez envie de la vendre.

Ce jour-là, il ne fut pas question davantage de ce projet de vente et d'achat. Toute la période révolutionnaire n'avait pas refait mes affaires,

un peu dérangées, comme je l'ai déjà dit : le général Bonaparte n'était plus le petit capitaine de la rue du Mail, entrant par faveur dans les coulisses du Théâtre-Français, mettant sa montre en gage, voulant aller faire la guerre en Turquie, ou courant, las de la vie, pour se jeter à l'eau au Pont-Neuf; non, c'était un homme dont l'avenir se dessinait, que protégeait Barras, qui, surtout, se protégeait lui-même, qui logeait dans une maison fort convenable de la rue des Capucines, qui venait chez moi dans un équipage à lui, lui que j'avais vu courant à pied, et faisant, quand il

allait marcher sur mes tapis, essuyer ses bottes par ma vieille cuisinière, laquelle ne manquait pas, quand elle lui avait rendu ce service, de dire : « Il ne se gêne pas, votre petit capitaine ; » enfin, c'était un personnage important, plus qu'important même, nécessaire.

Un jour, le général vint me voir ; il était souriant, fouettant sa botte à retroussis d'une badine.

— Talma, me dit-il, j'étais me marier.

Je le regardai.

— Il n'y a pas besoin de vous de-

mander si c'est un mariage d'amour, lui demandai-je ?

— Pourquoi cela ?

— C'est qu'un mariage d'argent ne vous mettrait pas de si belle humeur.

— C'est un mariage d'amour et de position à la fois : une femme charmante, un peu plus âgée que moi.

— Diable ! fis-je.

— Oh ! il n'y a pas une grande différence, ne vous effrayez pas, deux ans à peine.

— Est-ce une femme connue de par le monde ?

— Oui et non.

— C'est la veuve de ce pauvre vi-

comte de Beauharnais, qui a été guillotiné en 1793. Son fils, un enfant charmant de dix ou douze ans, est venu me réclamer l'épée de son père ; je l'ai fait chercher, je la lui ai rendue : cela m'a mis en relation avec sa mère, et ma foi, mademoiselle Tascher de la Pagerie, veuve Beauharnais, veut bien déroger en m'épousant.

— Je vous en fais tous mes compliments, général.

— Vous comprenez maintenant, continua-t-il, pourquoi je regardais votre maison avec tant d'attention, mon cher Talma ; je venais m'assurer qu'elle était convenable à un



jeune ménage. Au reste, qu'il m'arrive de l'argent de là-bas, et ma femme, qui est votre voisine, s'entendra avec vous pour votre maison.

— Comment, qu'il vous arrive de l'argent de là-bas?

— Oui, je crois qu'ils vont m'envoyer en Italie; c'est un beau pays pour la guerre, on y marche sur les victoires d'Annibal, de Fabius, de César et de Scipiou; il n'y a qu'à se baisser et à prendre.

En effet, comme me l'avait annoncé le général Bonaparte, il ne tarda point à se marier; la cérémonie eut lieu le 9 mars 1796.

Depuis, j'ai souvent entendu élever des doutes sur la date de la naissance de Bonaparte, et il me sembla, à moi, qu'il y avait une façon bien simple de vérifier cette date, c'était de prendre à la mairie du second arrondissement de Paris, copie de l'acte de mariage, dans lequel la loi veut qu'on relate l'acte de naissance; en conséquence, j'ai pris cette copie et je la donne ici, collationnée sur l'original.

La voici.

*« Extrait des registres des actes de  
« mariage de l'an iv, 9 mars 1796.*

*« Du dix-neuvième jour du mois de*